

EXTRAIT

« Vendredi soir. Brise frisquette d'avril qui fleure la giboulée. La nuit tombe lorsque, ma semaine de travail accomplie – eh bien ! –, je descends du bus, arrêt « Voltaire - place Léon-Blum », 11^e arrondissement de Paris, heureuse d'un week-end de liberté pour lequel je nourris le grand projet de ne pas mettre le nez dehors, cocooner en compagnie d'un bon roman, si possible d'amour, et pourquoi pas en pyjama.

Bref arrêt chez M. Li où je fais provision de nems, rouleaux de printemps, barquette de soja, poulet frit et riz cantonnais. Sans oublier ces douces crèmes à la fleur qui caressent le palais aussi bien qu'un baiser, sans autre risque qu'un rêve de voyage passager.

Ma rue est déserte ; c'est l'heure des infos. La lumière bleue de l'évasion palpite aux fenêtres, racontant de sombres faits divers, les guerres grandes ou petites que se livrent les hommes, les souffrances de la planète... avant de passer aux choses sérieuses : le foot. Ce soir, France-Irlande, m'a appris Vic. Il paraît que ça va chauffer. Moi, j'attends bêtement la « Chaîne du bonheur », le bouton magique sur la télécommande qui n'annoncera que des bonnes nouvelles et n'existera que pour moi.

Arrivée à mon immeuble, je consulte ma montre : 8 h 20. Je m'en souviendrai : dix minutes avant le tsunami.

Il y a de la lumière derrière le rideau de la loge où règne Mme Silva, la gardienne portugaise. Ça sent bon son pays de soleil. Certains n'aiment pas. Alors que je traverse le hall, il me semble percevoir un bruit, une sorte de froissement. Je me retourne, personne. À force d'entendre parler d'agressions, vous devenez parano.

Deux escaliers : le A et le B. Ce sont les locataires du A – ascenseur et tapis chiné chic – dont les odeurs de la loge irritent les nobles narines. Pas de musique après 22 heures.

L'escalier B est trop étroit pour y loger une cabine, son tapis a depuis longtemps perdu ses couleurs. Il s'effiloche au bord des marches, mais on s'y dit bonjour en se croisant, on aide la mamie à monter son cabas, il y a des rires derrière les portes, c'est plus gai ; c'est sans regret.

La minuterie est allumée lorsque je m'y engage. Forte de mes vingt-huit printemps, je me donne trois minutes pour parvenir au sommet, le cinquième, où se trouve mon appart'. M'y voilà, à peine essoufflée.

Je me fige.

Une petite boule, coiffée d'un exubérant buisson de boucles brunes, est recroquevillée contre ma porte. Pas un chien, non : un enfant. Le visage au creux des bras, il semble dormir.

Avant que je sois revenue de ma surprise, quelques notes de Schubert s'égrènent dans ma poche. Aucun nom sur l'écran de mon portable et, lorsque je prends l'appel, une voix étrangère qui brouillarde un ordre : « Sauvez-le ! »

C'est tout. L'homme a raccroché.

« Sauvez-le ! » ?

La sonnerie a réveillé l'enfant. Des bras repliés autour des genoux, émerge la frimousse basanée d'un minuscule garçon. Prise entre l'angoisse et l'ahurissement, je pose mes emplettes sur le tapis, m'accroupis pour le regarder de plus près et m'assurer que je ne rêve pas.

Si c'est un rêve, il sent franchement mauvais : une petite boule de crasse. Au-dessus des sillons plus clairs qu'ont tracés les larmes sur les joues, deux yeux d'un bleu incroyable me fixent. Ces yeux... Mon cœur s'affole.

La minuterie s'éteint. Ce n'est pas possible, c'est un cauchemar, j'y suis sujette. Je vais me réveiller dans mon lit, il fera jour, on sera samedi. Mais lorsque je rallume, l'enfant est toujours là, cette fois debout, dépassant à peine mes genoux. Quel âge ? trois, quatre ans ? Je ne suis pas une spécialiste. Je dirais : encore l'âge des couches.

« Sauvez-le ! »

De qui ? De quoi ? Et pourquoi moi ?

Le froissement dans le hall, la minuterie en marche dans l'escalier B, l'appel... Celui qui l'a déposé sur mon paillason a guetté mon retour pour s'assurer de sa bonne réception. Qu'est-ce que j'attends pour le prendre sous mon bras et le retourner à l'expéditeur ?

Allons, je sais très bien que je ne trouverai personne. Et, pour couronner le désastre, voilà que les larmes coulent à nouveau, entrecoupées de gros sanglots. Vous feriez quoi ?

— Pleure pas, Minou.

Introduisant la clé dans ma serrure, je suis consciente de commettre la bêtise de ma vie, la folie plutôt, une folie turquoise, comme les yeux étranges du petit garçon qui, lorsque j'allume dans le salon, où l'on entre directement du palier, se serre, apeuré, contre ma cuisse.

« Sauvez-le ! » Que craint-il ?

Je persiste et signe en lui tendant la main.

— N'aie pas peur. Viens.

Une patte d'araignée glacée agrippe mes doigts et je m'avise seulement que, giboulées ou non, mon visiteur n'a que trois fils sur le dos : un short de faux satin qui a sans doute eu une couleur il y a cent ans, un polo léger et des baskets délabrées. C'est tout.

Je l'entraîne vers le canapé cerise, devant la table laquée noire de mes quatre-vingt-cinq mètres carrés flambant neufs, où j'ai emménagé il y a à peine un an. Versailles, après la ronde des chambres de bonne ! Entièrement décoré par Vic, merci Vic, grâce à toi, chaque fois que je rentre chez moi – « chez moi ? » – vraiment ? j'ai envie de fermer les yeux puis de les rouvrir très lentement pour savourer la surprise, éprouver ce divin sentiment de reconnaissance et d'incrédulité devant un vœu exaucé au centuple.

Et j'irais gâcher ça ?

Tandis que le chaton cherche à disparaître entre mes jambes, je pose mes emplettes chinoises sur la table basse, mon sac à dos sur la moquette, et sors résolument mon portable. Voilà ce que je vais faire : je vais appeler le 17, la police. Ou, mieux, le 18, les pompiers. Je leur expliquerai la situation et ils viendront me débarrasser du paquet-cadeau en douceur, comme dans ces séries américaines dont je me régale le soir, avant de m'endormir dans mon palais.

Pour commencer, je retire le bonnet de laine – ça gratte – qui protège mes délicates oreilles à otites, et libère mes cheveux. C'est alors que le petit, le regard extasié comme devant une apparition, prononce avec enthousiasme son premier mot.

— Manon.

Un prénom : le mien !

À demi suffoquée, je parviens à articuler :

— Attends... et toi... tu es qui ?

— Mano.

Mano, Manon, un hasard ?

Avant que j'aie pu reprendre mes esprits, il se tord comme un ver en désignant son short de sportif.

— Pipi, *per favóre*.

Une bonne raison d'agir : sauver ma moquette neuve ! J'attrape la patte d'araignée et conduis mon visiteur du soir dans la salle de bains. Sans attendre que j'aie soulevé le couvercle des toilettes, il a déjà baissé son short et le lambeau de tissu qui a dû un jour s'appeler « slip ». La cascade qui s'ensuit indique que j'ai pris la bonne décision.

Lorsque, hébétée, je déclenche machinalement les grandes eaux du rinçage, le petit bondit en arrière comme s'il me soupçonnait de vouloir le noyer. J'aurais intérêt ! Puis, le flot se calmant, il se rapproche avec des précautions de Sioux, désigne la manette argentée et demande d'une voix suppliante : « *Io ?* » C'est clair, il veut essayer.

Ces yeux... Turquoise mêlée de reflets lilas.

Ai-je accordé la permission ? Il appuie à son tour. Ça marche. Oubliées, les larmes ! Le visage extasié, il rit. On dirait Babar découvrant l'ascenseur dans son grand magasin.

L'explorateur s'introduit à présent dans la cabine de douche. Son nez arrive juste à hauteur des manettes qu'il commence à manipuler. Une catastrophe, ce petit. Il va s'ébouillanter. Qu'est-ce que j'attends pour appeler les pompiers ?

Trop tard ! Définitivement, irrémédiablement trop tard. Le saisissant par son polo pour le sauver, je me suis condamnée moi-même. Sous le polo, j'ai senti quelque chose de rigide. Je pourrais encore ne pas chercher plus loin, courir composer le 18 sur mon portable, je n'y songe même pas.

Il s'agit d'une pochette en plastique, suspendue à son cou par une cordelette, comme en portent les enfants qui voyagent seuls en avion. Il la passe par-dessus sa tête et me la tend en me regardant de ses yeux immensément turquoises.

— *Per te.*

Pour moi ? Je vais enfin avoir la clé du mystère. Je devrais être soulagée, la panique me met en eau.

À l'intérieur de la pochette, se trouve un petit sachet de tissu et une enveloppe kraft. Je commence par le sachet. Il contient une fine chaîne dorée retenant une médaille. Côté face : sainte Agathe. Côté pile, une date de naissance. Dans l'enveloppe, se trouve une photo représentant deux jeunes filles.

L'aînée a dix-sept ans, de courts cheveux châtain, de grands yeux verts. Jolie ? Sans doute. Mais ce n'est rien à côté de la cadette dont elle entoure les épaules d'un bras protecteur. Elle, un visage ravissant encadré de longs cheveux blonds, des lèvres en forme de cœur, des yeux turquoise.

À son cou, la médaille que je tiens au creux de ma main.

La photo a été prise à Toulon, il y a douze ans.

La fille de seize ans, c'est moi, Manon.

Celle de douze ans, ma sœur, Agathe.

Morte il y a un peu moins de quatre ans.

Sans laisser d'enfant. »